

## Sidi Askofaré

### Satisfaction : celle qui marque la fin

Ce n'est pas toujours un avantage, tant s'en faut, d'être en position d'intervenir le dernier. Ou presque. Il y a en effet un risque, que notre communauté de référence et de rhétorique – notre « scolastique » – aggrave : celui de la resucée.

Cette évidence, dont tout le monde est conscient, je dois dire qu'elle m'est apparue plus vivement encore, en prenant connaissance dans la dernière livraison du Mensuel – le numéro 17 – de l'exposé présenté ici même, dans le cadre de ce séminaire d'École par Jean-Jacques Gorog. Je dirais qu'il a fait presque exactement l'exposé que je me proposais de faire, notamment en prenant comme points de repères les séminaires livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* – en particulier ce que Lacan y disait de la satisfaction en rapport avec la pulsion et l'articulation qu'il proposait de la pulsion et de la traversée du fantasme – et livre XXIII, *Le sinthome*. Je crois que l'argument que j'ai rédigé, avant de l'avoir lu, témoigne de cette proximité.

D'ailleurs, ces bornes, d'une certaine manière, étaient suggérées par le texte de Lacan lui-même. En effet, il s'agit de la préface que Lacan a rédigée pour l'édition anglaise de son séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, l'année du séminaire qu'il a consacré à Joyce, et donc à sa nouvelle doctrine du symptôme.

Faute d'avoir fait l'exposé de Jean-Jacques, je prendrai donc appui sur lui, et à l'occasion, puisque c'est ainsi que cela se passe, je penserai contre lui.

Cette rencontre heureuse – il n'y a pas que des mauvaises rencontres ! – avec le travail de Jean-Jacques m'offre par ailleurs l'opportunité de resserrer mon propos et aller plus directement au cœur de ce qui a fait difficulté pour moi dans l'abord de notre thème de cette année.

Cela peut se ramener finalement à deux questions qui, si elles restent difficiles, peuvent au moins se formuler clairement :

- que doit-on entendre par « cas d'urgence » ?
- qu'en est-il de la satisfaction qui marque la fin de l'analyse ?

Commençons par ce qui paraît le plus facile et notons d'emblée que Lacan, au fond, procède ici à un détournement ironique de la notion d'urgence. Toute la question étant de savoir quelles sont les raisons de ce détournement.

Ce qui atteste peut-être le mieux ce détournement, à mon sens, c'est l'expression « cas d'urgence ».

Il est difficile de ne pas penser et prendre en compte ce qu'elle évoque du discours médical – « urgence médicale », « urgence psychiatrique », etc. – et de ce qu'elle renvoie au temps pragmatique, celui de l'action voire de l'acte.

Par là est donc réintroduite la question du temps en psychanalyse.

Celle-ci ne se réduit pas, on le sait, à l'idée freudienne selon laquelle « l'inconscient ne connaît pas le temps ». Thèse freudienne dont il n'est d'ailleurs pas sûr que les analystes aient tout à fait pris la mesure, du reste comme celle qui énonce que « l'inconscient ne connaît pas la contradiction » – quiconque la comprend ne peut plus mettre en doute la structure de langage de l'inconscient, par exemple – ou que « le Ça est inorganisé ».

J'aimerais simplement rappeler ici comment Lacan, en 1964, reprend cette question de l'inconscient et du temps pour la situer différemment de Freud :

« Il est sensible au niveau même de la définition de l'inconscient – à se référer seulement à ce que Freud en dit, d'une façon forcément approximative, n'ayant pu d'abord s'en servir que par touches, par tentatives, à propos du processus primaire – que ce qui s'y passe est inaccessible à la contradiction, à la localisation spatio-temporelle, et aussi bien à la fonction du temps.

Or, si le désir ne fait que véhiculer vers un avenir toujours court et limité ce qu'il soutient d'une image du passé, Freud le dit pourtant indestructible. Le terme d'indestructible, voici justement que c'est de la réalité de toutes, la plus inconsistante qu'il est affirmé. Le désir *indestructible*, s'il échappe au temps, à quel registre appartient-il dans l'ordre des choses ? – puisque qu'est-ce qu'une chose ? sinon ce qui dure, identique, un certain

temps. N'y a-t-il pas lieu ici de distinguer à côté de la durée, substance des choses, un autre mode du temps – un temps logique ? Vous savez que j'ai déjà abordé ce thème dans un écrit.

Nous retrouvons ici la structure scandée de ce battement de la fente dont je vous évoquais la fonction la dernière fois. L'apparition évanouissante se fait entre les deux points, l'initial, le terminal, de ce temps logique – entre cet instant de voir où quelque chose est toujours élidé, voire perdu, de l'intuition même, et ce moment élusif où, précisément, la saisie de l'inconscient ne conclut pas, où il s'agit toujours d'une récupération leurrée.

Ontiquement donc, l'inconscient c'est l'évasif – mais nous arrivons à le cerner dans une structure, une structure temporelle, dont on peut dire qu'elle n'a jamais été, jusqu'ici, articulée comme telle. <sup>1</sup> »

Plus généralement, on peut dire que du « Temps logique et l'assertion de certitude anticipée » (1945) à « La topologie et le temps » (1979), Lacan s'est attaché à construire un concept du temps compatible et pouvant s'articuler avec la structure de langage de l'inconscient d'abord, et avec la structure nodale du parlêtre ensuite.

La question se pose de savoir cependant si ce que ce qu'il appelait, en 1976, les « cas d'urgence » peuvent trouver à se placer dans cette problématique. Il faut dire que les métonymies de la signification, en particulier entre urgence et hâte, conduisent sans doute à rapprocher les cas d'urgence de la problématique du temps logique. La plupart des arguments des intervenants à ce séminaire allaient d'ailleurs, me semble-t-il, dans ce sens. Jean-Jacques Gorog résume bien cette perspective quand il écrit à la fin de son texte que « l'urgence doit être entendue au sens d'une précipitation fondée sur le temps logique et la fonction de la hâte au moment de conclure <sup>2</sup> ».

Pourtant, j'ai l'idée – je ne dirai pas comme Marc Strauss, récemment à Toulouse, que c'est ma « thèse délirante », mais peut-être bien que c'est mon petit « automatisme mental » qui l'a produit – j'ai donc l'idée que cela peut se concevoir autrement.

En effet, ce n'est pas parce que l'expression de « cas d'urgence » apparaît dans un texte ayant pour motif central la passe qu'elle ne concerne que la fin ou la conclusion de l'analyse.

1 · Lacan J., *Le Séminaire XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Le Seuil, Paris, 1973, p. 33.

2 · Gorog J.J., « La fin est-elle nécessairement une satisfaction mensongère ? », *Mensuel* n° 17, EPFCL, juin 2006.

Si elle n'est rapportée qu'à la fin, il serait difficile, en effet, de concevoir cette urgence autrement que comme une précipitation, un forçage qui, sans tomber dans la « faute » freudienne de la fixation anticipée d'un terme, court-circuite malgré tout le temps qu'il faut au sujet « de se faire à être ».

Mon idée serait donc plutôt, que par cet usage paradoxal de la notion d'urgence, Lacan, longtemps critiqué – que dis-je ? diffamé à propos de son maniement du temps dans l'expérience, et peut-être que ses lecteurs anglais qui étaient les destinataires supposés de la préface de 1976 n'avaient entendu parler, s'agissant de sa pratique, que des séances courtes – reprend l'initiative pour marquer que dans le débat, pas seulement technique mais aussi éthique, qui l'oppose à l'IPA, le problème du temps et de son maniement ne saurait se limiter à la question de la durée des séances.

On lui reproche ses séances à durée indéterminée, eh bien parlons des listes d'attente des *ânes à liste* !

Aussi y a-t-il deux conceptions de l'urgence qui s'opposent.

L'IPA est restée enfermée dans une conception médicale de l'urgence, toujours dépendante, peu ou prou, d'une conception de la vie comme valeur transcendante. Pour elle, est urgent, un cas qui, comme dirait M. de La Palice, ne peut pas attendre, le paradigme étant le sujet en crise ou au bord du passage à l'acte suicidaire. Mais on sait que c'est pour aussitôt déconseiller aux analystes de prendre de tels sujets en analyse, leur état étant, paraît-il, incompatible avec les exigences du travail analytique. Ce que Ralph. R. Greenson condense brutalement en cette phrase : « Il n'est pas possible de travailler analytiquement sur un champ de bataille <sup>3</sup> ».

*A contrario*, il me semble que Lacan subvertit totalement cette notion, somme toute traditionnelle de l'urgence. Non seulement il la dégage de ses adhérences médico-sociales, mais il va jusqu'à faire de l'expression « cas d'urgence » une nouvelle dénomination, un autre nom pour l'analysant. En effet, si à l'horizon de toute analyse il est attendu de donner à l'analysant cette satisfaction qui marque la fin de sa course derrière le « mirage de la vérité », tout analysant est un cas d'urgence, d'être porteur de la demande de cette satisfaction.

Ainsi Lacan ramène-t-il la question de l'urgence au sujet – l'urgence qui concerne le discours analytique est l'urgence subjective – et par là même à la demande, qu'il appelle joliment ici : « la requête d'une urgence ».

3 - Greenson R.R., *Technique et pratique de la psychanalyse*, p. 73.

4 - Lacan J., « La logique du fantasme », inédit, leçon du 21 juin 1967.

C'est bien parce qu'il s'agit de demande (requête d'une urgence), d'une demande postérieure à l'offre analytique, que Lacan introduit la question de sa satisfaction. Pourquoi ? « Parce qu'il n'y a pas de chance que le désir soit satisfait. On ne peut satisfaire que la demande <sup>4</sup> ».

Venons-en à présent à cette satisfaction qui, au dire de Lacan, marque la fin de l'analyse. Il est remarquable que Lacan ait utilisé quasiment le même terme mais dans une perspective totalement différente en 1975, dans ses « Conférences et entretiens dans les universités nord-américaines ». Je me permets de rappeler à votre mémoire le passage en question :

« Je ne pense pas, y dit Lacan, qu'on puisse dire réellement que les névrosés sont malades mentaux. Les névrosés sont ce que sont la plupart. Heureusement ils ne sont pas psychotiques. Ce qui est appelé un symptôme névrotique est simplement quelque chose qui leur permet de vivre. Ils vivent une vie difficile et nous essayons d'alléger leur inconfort. Parfois nous leur donnons le sentiment qu'ils sont normaux. Dieu merci, nous ne les rendons pas assez normaux pour qu'ils finissent psychotiques. C'est le point où nous avons à être très prudents. Certains d'entre eux ont réellement la vocation de pousser les choses à leur limite.

Je m'excuse si ce que je dis semble – ce que ce n'est pas – audacieux.

Je peux seulement témoigner de ce que ma pratique me fournit. Une analyse n'a pas à être poussée trop loin. Quand l'analysant pense qu'il est heureux de vivre, c'est assez. <sup>5</sup> »

Bien évidemment, ce qui m'a arrêté, c'est ce « c'est assez », pour autant que, comme tout le monde le sait, « assez » est exactement, en français, l'équivalent du *satis* latin.

Le plus étonnant, à mon sens, est qu'à cette occasion également, ce soit la question de la passe qu'il situe dans le prolongement de ses considérations <sup>6</sup>.

5 · Lacan J., « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », *Scilicet* 6/7, Le Seuil, Paris, 1976, p. 15.

6 · Passe d'ailleurs, dont il parle avec une simplicité et une clarté plutôt rares : « [...] j'aimerais avoir une idée de ce qui correspond ici à ce que j'ai institué dans mon école et que j'appelle " la passe ". Ça consiste en ce que, au point où quelqu'un se considère assez préparé pour oser être analyste, il puisse dire à quelqu'un de sa propre génération, un pair – pas son maître ou pseudo maître – ce qui lui a donné le nerf de recevoir des gens au nom de l'analyse. » Ibidem, p. 15.

Comme si Lacan disposait de versions des fins – finitude et finalité – de l'expérience, l'une, *soft* et exotérique et l'autre, *hard* et ésotérique.

Pour autant que la « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI » relève incontestablement de la seconde version, d'être centrée sur la passe la question se pose, même à dissocier rigoureusement passe et fin – moment de passe et sortie de l'analyse – de son lien avec cette satisfaction supposée marquer la fin de l'analyse.

Répondre à cette question requiert de s'arrêter quelque peu sur ce qu'il en est de la satisfaction.

Pour cela, je vous propose de prendre le départ de l'articulation en cinq points qui est à l'œuvre dans la « Préface... » :

- l'inconscient, qu'une psychanalyse s'attache à tirer au clair, instaure comme tel un « mirage de la vérité », soit à la fois la promesse de celle-ci et l'impossible d'y atteindre, ne serait-ce que parce qu'il y a du refoulé irréductible, originaire, l'*Urverdrängt* ;

- une satisfaction – j'insiste sur le *une* – marque le terme de l'analyse, de mettre un terme à ce « mirage de la vérité » ;

- une analyse est l'expérience qui préside à l'urgence de *donner* cette satisfaction ;

- comment quelqu'un, surtout après une analyse, peut se vouer à satisfaire ces cas d'urgence ?

- « la passe » est le dispositif dont il est attendu qu'il recueille la ou les réponses de ceux qui acceptent de témoigner du comment, en consentant au désir de l'analyste, ils en sont arrivés à « se vouer à satisfaire ces cas d'urgence ».

Mettons de côté tous les développements qu'appellent le « mirage de la vérité » et son rapport à la résistance, la « vocation » analytique, ou la passe, pour nous concentrer sur cette satisfaction qui marque la fin.

Et tout d'abord, pourquoi Lacan nous parle-t-il de satisfaction à propos de la fin de l'analyse ? On aurait pu aussi bien s'attendre à ce qu'il nous parle d'une insatisfaction qui donnerait la raison du « désir de l'analyste » en tant que *désir de savoir* ! Or c'est bien de satisfaction qu'il nous parle. Seulement cette satisfaction, il la corrèle non pas directement à la pulsion au sens freudien, mais à la vérité. Il est assez remarquable qu'avec les deux termes de pulsion et de vérité, nous tenons la substance même et le message de tout symptôme. Mais j'anticipe. On observera pourtant que cette

articulation à la vérité est négative, dans la mesure où il ne s'agit pas d'une satisfaction liée à un accès à la vérité, à sa révélation ou à sa production, mais à un... « renoncement » au « mirage de la vérité ». En fait, il s'agit moins d'un renoncement au sens courant – avec ses connotations d'abdication, d'abandon et de démission – que de la vérification d'un impossible, celui de faire passer toute la vérité – elle-même pas-toute – au savoir. De sorte qu'on pourrait bien appeler cette satisfaction, pourquoi pas, une satisfaction logique.

Mais il existe sans doute des raisons fortes qui ont conduit Lacan à convoquer ici la notion de satisfaction, raisons au premier rang desquelles il faudrait placer les destins de la pulsion et du symptôme dans le processus de l'analyse.

La question du destin de la pulsion à la fin était déjà présente chez Freud, et constituait même, à ses yeux, l'une des questions fondamentales. Question qu'il énonçait en ces termes : « est-il possible de liquider durablement et définitivement par thérapie analytique un conflit de la pulsion avec le moi ou une revendication pulsionnelle pathogène à l'égard du moi ? <sup>7</sup> ».

La réponse apportée par Freud à cette question trahit son ralliement aux thèses de la psychologie du Moi et au régime de discours dont elle relève, celui du maître : « C'est en général impossible et ce ne serait pas non plus du tout souhaitable. Non, mais quelque chose d'autre que l'on peut à peu près désigner comme le « domptage » de la pulsion : ce qui veut dire que la pulsion, totalement intégrée dans l'harmonie du moi, est accessible à toutes les influences exercées par les autres tendances dans le moi, qu'elle ne suit plus ses propres voies vers la satisfaction <sup>8</sup> ».

Ces autres voies de satisfaction évoquées par Freud restent mystérieuses malgré les efforts de la sorcière métapsychologie. Reste que la voie, semble-t-il, est étroite : entre adaptation et sublimation.

Venons-en à présent à la perspective de Lacan.

Tout le monde se souvient que pour présenter et réélaborer le concept de pulsion – et donc celui de satisfaction, qui n'est que l'autre nom

7 · Freud S., « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », 1937, *Résultats, Idées, Problèmes*, T. II, PUF, Paris, 1985, p. 239-240.

8 · Freud S., « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », 1937, *Résultats, Idées, Problèmes*, T. II, PUF, Paris, 1985, p. 240.

du but de la pulsion – dans *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964) il prendra appui sur « Pulsions et destins des pulsions » (1915) plutôt que sur les textes de la seconde topique qui en traitent. Tout le monde se souvient également de ce que son commentaire éclaire de la pulsion freudienne :

- qu'elle est un montage hétéroclite voué à produire, via l'objet qui en est le moyen, de la satisfaction, de l'apaisement là où c'était l'excitation ;

- que cette satisfaction n'est ni totale – « la satisfaction totale de la pulsion, c'est la jouissance », et nous savons qu'elle est interdite à qui parle comme tel – en raison de l'inhibition quant au but qui est constitutive de toute pulsion, ni définitive, en raison de la constance de sa poussée ;

- que la satisfaction de la pulsion est toujours substitutive, de s'inscrire sur le fonds du défaut de la jouissance ;

- que le symptôme lui-même relève de la satisfaction de la pulsion, même s'il s'agit d'une satisfaction paradoxale puisqu'il est satisfaction y compris au prix du déplaisir et malgré la défense ;

- que le chemin de la pulsion soit la seule forme de transgression qui soit permise au sujet par rapport au principe de plaisir.

Mais ce dont pour ma part je ne me souvenais pas, c'est que pour Lacan, « l'usage de la fonction de la pulsion n'a (...) d'autre portée que de mettre en question ce qu'il en est de la satisfaction ».

Ce qui me paraît le plus important pour mon propos de ce soir reste cependant que, malgré tout, ce n'est pas le concept freudien de pulsion qui est par Lacan mobilisé, lorsqu'il en vient, à la fin de son *séminaire XI*, à parler de la fin de l'analyse. Ou pour formuler les choses sur un mode plus interrogatif : que devient l'expérience du fantasme fondamental, une fois accompli le repérage du sujet par rapport à l'objet *a*, est-ce vraiment la pulsion au sens de Freud ?

Il y a des raisons sérieuses de penser que non, à commencer par l'hypothèse biologique de la pulsion freudienne. Par ailleurs, il est évident, à s'en tenir simplement au « texte » du séminaire de Lacan, que le concept de pulsion auquel il est fait référence est celui de son cru : ( $\$ \leftrightarrow D$ ) , le sujet en *fading* devant la demande de l'Autre, ou si l'on préfère, l'écho, l'empreinte, la trace dans le corps – pas l'organisme – de la demande quand celle-ci a disparu. Rappelons que Lacan propose cette même écriture, et du même nom de pulsion, pour situer le fantasme du névrosé, en tant qu'il est



justement « celui qui identifie le manque de l'Autre à sa demande,  $\Phi$  à D. Il en résulte que la demande de l'Autre prend fonction d'objet dans son fantasme <sup>9</sup> (...) ». Ce qui distingue radicalement la pulsion lacanienne de celle de Freud – je veux dire de la pulsion telle qu'il la conceptualise en la dérivant des phénomènes d'excitation qui siègent dans l'organisme – c'est son lien organique à la demande, c'est-à-dire au signifiant. Doctrine qui, soulignons-le, réduit la dénomination de pulsion aux deux seules activités qui se situent dans la dépendance à la demande de l'Autre – l'orale et l'anale – et qui, du coup, met à part la scopique et l'invocante qui se constituent, elles, dans un rapport au désir de l'Autre. C'est aussi par ce lien à la demande que la question de sa satisfaction touche, quoique de manière très différente, la vérité, le savoir et la jouissance, donc le symptôme qui, d'être borroméen, consiste en leur strict nouage.

Donc, vous l'aurez compris, mon hypothèse est que la satisfaction qui marque la fin de l'analyse a à voir avec le symptôme. Reste donc à le démontrer. Ce qui ne se peut qu'à récuser, après examen, les hypothèses concurrentes. Je ne le ferai pas ce soir, faute d'en avoir et le temps, et les moyens.

Ce sur quoi j'aimerais m'arrêter un peu à présent, c'est sur cette satisfaction que Lacan nous suggère comme marquant la fin. Comment l'entendre et à quoi la rapporter ?

Notre doctrine du symptôme que nous tenons de Lacan veut que nous envisagions ce dernier et comme métaphore et comme jouissance. Ces deux dimensions renvoient à l'évidence à des types de satisfaction hétérogènes. Nous savons d'expérience que ce que le symptôme comporte de jouissance, une analyse ne vise pas à la maintenir, mais au contraire à la contenir, à la réduire et à la dévaloriser. Par ailleurs, il faut toute la subtilité de la métapsychologie freudienne pour que l'on puisse entendre que le déplaisir, et parfois la souffrance, attachés au symptôme relèvent aussi de la satisfaction. Ce qui a au moins un mérite, celui de souligner que pour Freud il n'y a pas lieu de confondre la satisfaction (*Befriedigung*), le plaisir de satisfaction (*Lustbefriedigung*) et le gain de plaisir – le plus de jouir – (*Lustgewinn*). L'introduction par Lacan de la catégorie de jouissance a provoqué des incidences quant à la conception juste à se faire de la satisfaction, incidences dont le relevé, l'inventaire reste au demeurant à faire.

Une chose paraît sûre : ce n'est pas de cette satisfaction qui ne se livre que du montage de la pulsion, via le symptôme, qu'il s'agit dans la satisfac-

9 - Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Écrits*, Le Seuil, Paris, 1966, p. 823.

tion qui marque la fin. Pas plus d'ailleurs que d'une satisfaction dont la cause se situerait plutôt du côté du fantasme et du  $a$ .

Mais le symptôme n'est pas que jouissance, il est aussi vérité – à ne s'en tenir qu'aux deux premières doctrines du symptôme chez Lacan – de s'instaurer de la dimension signifiante, soit du refoulement. Ce que sa structure de métaphore atteste. C'est par le déchiffrement de ce qui y est substitué – condensé et déplacé – que s'atteint la vérité pas-toute du symptôme, le message qu'il porte et le sens qu'il recèle : castration. C'est-à-dire trou. « Trou de la castration maternelle » certes, mais plus radicalement : « trou de la structure »,  $S(\mathcal{A})$ , ou pour se référer à l'écriture borroméenne :  $J(\mathcal{A})$ .

Est-ce-à-dire que c'est du pas-tout et de la jouissance supplémentaire que devrait se situer ladite satisfaction ? L'hypothèse est séduisante. Mais justement, c'est trop beau pour être vrai ! Nous ne devons pas céder au tropisme un peu facile de faire de la jouissance féminine la réponse dernière en capacité de saturer tous nos questionnements. Ne serait-ce que parce qu'on ne peut plus feindre d'ignorer que ce qui se livre de l'analyse, c'est que « la jouissance tenue perverse est bel et bien permise <sup>10</sup> ».

Mais peut-être doit-on oser là une hypothèse « délirante », pour parodier Marc Strauss : et si cette satisfaction qui marque la fin n'avait rien à voir avec tout ce que Freud a élucubré sur la satisfaction ? Et si elle concernait d'abord et davantage le jugement, la fonction du jugement – dans son rapport à l'acte – que le corps et sa jouissance ?

Il se peut, en effet, que pour saisir cette guise de la satisfaction dont nous parle Lacan dans la « Préface... », il faille suspendre ou « renoncer » à nos conceptions de la satisfaction, issues de la doctrine de la pulsion, comme sentiment ou affect. La contradiction entre cette satisfaction (supposée à la fin) et le « maniaco-dépressivement » de la fin isolé par Lacan et phénoménologiquement repérable dans plus d'un cas suffirait à nous orienter dans ce sens.

Je conclus.

La satisfaction qui marque la fin de l'analyse n'est pas, c'est évident, la satisfaction qui passe par les voies substitutive et inhibitrice par lesquelles le symptôme et le fantasme satisfont la pulsion, puisque c'est son insupportable et son coût exorbitant qui ont conduit le sujet à l'analyse. Elle n'est

10 - Lacan J., « L'acte analytique », *Autres écrits*, Le Seuil, Paris, 2001, p. 380.

pas non plus satisfaction liée à un franchissement, celui de la traversée du fantasme qui « devient pulsion » dans un au-delà de l'inhibition qu'il assurait. Difficile également de la rapporter mécaniquement à l'acte analytique ou au dire de l'interprétation qui permet sans doute une jouissance du symptôme déchargée ou en tout cas allégée de la honte et de la culpabilité.

Que reste-t-il, me direz-vous ? Rien d'autre qu'une satisfaction – un « assez faire », « assez à la tâche » ! – qui vient faire arrêter... à quoi ? À la jouissance du déchiffrement, donc du sens. Autrement dit, une satisfaction appendue au jugement qui prend acte de l'impossible exhaustion par le déchiffrement de la chaîne inconsciente. Le surprenant est qu'à la dénommer satisfaction – avec toute la charge que lui a imprimée la théorie freudienne des pulsions – Lacan en rehausse le paradoxe, puisqu'il s'agirait d'une satisfaction qui n'est pas assouvissement, contentement et apaisement, mais une satisfaction qui se conjuguerait à une forme d'insatisfaction, en tout cas avec un désir, le « désir de savoir » dont il y a tout lieu de penser que c'est lui que Lacan suggérerait quand il parlait de cette « autre raison » qu'il assignait à la passe de recueillir. ■